

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 6 JUILLET 1850.

No. 84.

### Allocation de N. S. P. le Pape Pic IX

AU CONSIDÉRAIRE SECRET TENU LE 20 MAI 1850.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Si jusqu'à présent Nous avons toujours reconnu l'admirable Providence de Dieu très-grand et très-bon dans la conduite des affaires du monde catholique, c'est surtout dans ces dernières années que Nous avons vu se manifester d'une manière admirable cette force céleste, cette assistance que Dieu a garantie à son Église jusqu'à la consommation des siècles. Par tout l'Univers on a appris les déplorables vicissitudes qui pendant plus de seize mois Nous ont tenu en exil et dans la douleur éloigné de Notre Siège; on sait aussi ce qu'ont été ces temps d'attente profonde et qu'on ne saurait assez déplorer pendant lesquels le prince des ténébres a pu vouloir tenter sa rage contre l'Église et le Saint-Siège apostolique, et donner carrière à ses fureurs jusque dans cette ville contre la vérité. Nous plongeant dans un deuil incroyable ainsi que vous et tous les hommes de bien. Tous le monde sait aussi comment le Seigneur juste et miséricordieux, qui frappe et guérit, donne la mort et la vie, conduit jusqu'aux enfers et en ramène, Nous a consolés dans Notre tribulation par les secours sensibles et évidents de sa bonté; comment accueillant d'un visage propice et serein Nos prières et Nos gémissements et ceux de toute l'Église, il a daigné appaître cette effrayante tempête excitée par l'ange archange. Nos sujets les plus fidèles à l'État malheureux dans lequel ils gémissent, et Nous ramener dans cette sainte ville au milieu de la joie des peuples et aux applaudissements du monde entier. Aussi, devant vous parler aujourd'hui pour la première fois depuis notre retour dans Rome, Nous n'avons rien de plus à cœur que de rendre à Dieu de très grandes, d'innombrables actions de grâces pour tant de bienfaits, et de payer un tribut mérité de louanges aux nobles nations et aux princes qui, sous l'impulsion de Dieu, ont si bien mérité de Nous et de ce Siège apostolique, et se sont fait une joie et une consolation d'aider et de défendre par leurs troupes, leurs conseils, et leurs armées, la souveraineté temporelle de ce même Siège, et de rendre à la ville et à l'État pontifical l'ordre et la tranquillité.

Ainsi Notre très-cher Fils en Jésus-Christ, Ferdinand II, illustre roi des Deux-Siciles, a droit à toute Notre reconnaissance et à Nos vœux éloges. Obéissant en effet à ses sentiments de religion, à peine informé de Notre arrivée à Gaète, sans retard, il vint vers Nous avec son auguste épouse Marie-Thérèse, heureux d'offrir au Vicaire de Jésus-Christ sur la terre les témoignages de sa piété singulière, de son dévouement et de son respect filial; il Nous donna une généreuse hospitalité, et pendant tout le temps que Nous avons demeuré dans son royaume, nous avez vu vous-mêmes, Vénérables Frères, qu'il n'a jamais cessé de Nous rendre de toute espèce de bons offices; quand d'autres nations accoururent aussi au secours de la souveraineté temporelle de ce Siège apostolique, ce prince a voulu se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Ces nobles particuliers d'un roi très-respectueux envers Nous et le Saint-Siège sont tellement gravés dans Notre cœur, que jamais l'oubli ne pourra en effacer le doux souvenir.

Maintenant c'est avec un grand honneur et un éternel témoignage de Notre reconnaissance, qu'il faut nommer le très-noble et modeste empereur d'Autriche, empereur d'Allemagne, roi apostolique de Hongrie, et par tant d'autres titres, et qui Nous a témoignés une bonne volonté si généreuse et si précieuse, et qui, en offrant cette nation et l'illustre Président de la République, nous a procurés une aide précieuse et de précieux secours. En effet cette nation et l'illustre Président de la République ont attribué le salut qui nous a été accordé.

Jusqu'ici, Vénérables Frères, Nous avons rappelé ce qui Nous a causé une douce satisfaction; maintenant, pressé par le devoir de Notre ministère apostolique, Nous devons dire ce qui inquiète profondément Notre cœur, ce qui le remplit d'angoisses, ce qui l'accable. Vous connaissez, Vénérables Frères, l'affreux et inexorable guerre soulevée entre la lumière et les ténébres, entre la vérité et l'erreur, entre le vice et la vertu, entre Béliel et le Christ, et Vous n'ignorez pas par quels artifices et par quelles menées les hommes ennemis s'efforcent d'attaquer et de fouler aux pieds les choses de Notre très-sainte religion; d'arracher jusqu'à la dernière racine le germe de toutes les vertus chrétiennes, de propager partout une licence effrénée et impie de penser et de vivre, d'infester et de corrompre par des erreurs perverses et mortelles les esprits et les cœurs, surtout de la multitude inexpérimentée et de la jeunesse impudente, de bouleverser tous les droits divins et humains, et si cela pouvait être jamais, de détruire de fond en comble l'Église catholique, et de renverser cette sainte Chaire de Pierre. Il n'est personne qui ne voie de quels nombreux et immenses malheurs, de quelles calamités sont assiégés et déchirés par la puissance

de des ténébres, à la grande douleur de Notre âme, le troupeau de Jésus-Christ confié à Nos soins et la société humaine elle-même. Aussi Vénérables Frères, aujourd'hui plus que jamais Nous devons, et Vous avec Nous, Nous appliquer ardemment, par l'union intime de nos esprits, par toute vigilance, par tout zèle, par tout effort, par toute œuvre, par toute parole, par tout exemple, à élever un mur de défense devant la maison d'Israël, et à combattre intrépidement les combats du Seigneur. Pour Nous, bien qu'ayant conscience de Notre faiblesse, mais appuyés sur le secours de Dieu, selon le devoir de notre suprême Ministère apostolique, "Propter Sion non tacebimus et propter Jerusalem non quiescemus," et élevant constamment les yeux vers Jésus, l'auteur et le consommateur de Notre foi, Nous n'espargnerons ni soins, ni conseils, ni travaux pour donner un appui à la maison, fortifier le temple, réparer les ruines de l'Église; et pourvoir au salut de tous, disposés et prêts à donner très-volontiers Notre vie pour le Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Église. Et ici, Nous adressant à tous Nos Vénérables Frères, les Evêques de l'Univers catholique, appelés à partager Notre sollicitude, tout en les félicitant vivement de leurs glorieux travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous les encourageons, afin que dans cette horrible guerre contre Notre divine religion, unanimes eux-mêmes dans les liens et l'expression des mêmes sentiments, fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance de Sa Vertu, prenant en main le bouclier inexpugnable de la foi, et ceignant le glaive de l'Esprit, qui est le Verbe de Dieu, ils se lèvent, comme ils l'ont déjà fait, pour combattre intrépidement en faveur de Notre très-sainte religion avec un zèle de jour en jour plus vif, avec leur vertu pastorale, avec leur constante sagesse, prudence, et pour s'opposer aux efforts des hommes ennemis, repousser leurs traits, rompre leur fougue, défendre contre leurs embûches et leurs violences le troupeau qui leur est commis et le conduire dans les voies du salut.

En outre, Nous demandons à Nos Vénérables Frères qu'ils ne cessent jamais d'aider, d'exhorter, d'exéciter surtout les ecclésiastiques, afin que, s'appliquant à l'oraison, remplis de ferveur spirituelle et vivant dans la piété et la sainteté, ils apparaissent en tout comme des modèles de bonnes œuvres, et qu'enflammés du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, unis entre eux par le lien étroit de la charité, ils revêtent l'armure divine et marchent au combat d'un seul cœur et d'une seule âme, marchant en commun toutes leurs forces, et sous la conduite de leur propre Evêque, élevant nuit et jour la voix sacerdotale, prêchant avec ardeur au peuple chrétien la loi de Dieu et les prescriptions de l'Église son Epouse. Que Nos Vénérables Frères ne cessent pas non plus d'inculquer aux ecclésiastiques le devoir de découvrir au peuple chrétien les embûches et les pièges que lui tendent des hommes fallacieux et de rappeler aux fidèles que du péché sont toujours venus et viennent toujours tous les malheurs et toutes les calamités qui accablent les peuples, et que la véritable et solide félicité consiste dans l'observance de la loi chrétienne. Qu'ils n'épargnent donc rien afin que tous, détestant le mal et s'adonnant au bien, marchent dans la voie des commandements de Dieu, et que les Églises, arrachées aux ténébres de l'erreur et à la fausse voie, se convertissent au Seigneur.

Déjà, Vénérables Frères, Nous avons fait part de la grande consolation qui Nous a été donnée au milieu de tant d'angoisses, lorsque Nous avons connu les décrets rendus par Notre très-cher Fils François-Joseph, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, illustre roi de Bohême, décrets par lesquels, suivant les inspirations de sa piété, accomplissant Nos vœux et Nos demandes, et ceux de Nos Vénérables Frères les Evêques de son vaste empire, à la gloire de son nom, à la joie de tous les gens de bien, il a, de concert avec ses ministres et d'un cœur ardent, assumé dans ses Etats la liberté si désirée de l'Église catholique. Une si grande action, une action si digne d'un prince catholique méritait cet illustre empereur et lui les louanges que Nous lui donnons en le félicitant ardemment dans le Seigneur. Nous nourrissons la douce espérance que ce prince si religieux, dans son zèle pour le bien de l'Église, voudra, en continuant son œuvre et l'amenant à la perfection, mettre le comble à ses mérites.

Mais pendant que Nous Nous livrons à cette consolation, une douleur cruelle est survenue dont Nous ressentons vivement le poids et les atteintes, voyant comment, dans un autre royaume catholique, sont traités les choses de Notre religion très-sainte et toutes aux pieds les droits sacrés de l'Église et de ce Saint-Siège. Vous connaissez, Vénérables Frères, que Nous voulons parler du royaume Sardaigne, où, tout le monde le sait, par les lettres privées ou publiques, une loi a été promulguée contraire aux lois de l'Église et aux conventions solennellement conclues avec ce Siège apostolique, et où, en ces derniers jours, Notre âme est en tremblement de douleur, et tous les hommes de bien à Turin et dans tout le royaume en sont dans le deuil. L'illustre Pontife de Turin, Notre Vénérable Frère Louis Fransoni, arrêté par la force armée de sa maison

épiscopale, a été conduit à la citadelle. Ainsi que l'exigeait la gravité du fait et le devoir de Notre charge pour la défense des droits de l'Église, Nous avons immédiatement, par l'organe de Notre Cardinal ministre, réclamé auprès de ce gouvernement, d'abord contre la loi susdite, ensuite contre l'injure et la violence faites à l'illustre Archevêque. Dans l'attente que remplit Notre cœur, Notre consolation est d'espérer que ces réclamations auront l'issue désirée et Nous remettons à une autre Allocation, lorsque le moment Nous semblera opportun, de vous entretenir des affaires ecclésiastiques de ce royaume. Nous ne pouvons maintenant Nous défendre, dans Nos sollicitudes paternelles envers l'illustre nation des Belges, qui s'est toujours fait remarquer par son zèle pour la religion catholique, de témoigner publiquement Notre douleur à la vue des périls qui menacent chez elle la religion catholique. Nous avons la confiance que désormais son Roi Sérénissime, et tous ceux qui, dans ce royaume, tiennent le timon des affaires, réfléchiront dans leur sagesse combien l'Église catholique et sa doctrine servent à la tranquillité et à la prospérité temporelle des peuples; qu'ils voudront conserver dans son intégrité la force salutaire de cette même Église et considérer comme leur tâche la plus importante celle de protéger et de défendre les saints Prélats, et les ministres de l'Église.

Et parce que la charité apostolique dans laquelle Nous embrassons en Notre Seigneur toutes les nations et tous les peuples Nous presse de telle sorte que Nous ne souhaitons rien tant, avec plus d'ardeur, que de voir tous les hommes confesser le Fils de Dieu dans l'unité de la foi, Nous Nous tournons de toute l'affection de Notre cœur vers tous ceux qui sont séparés de Nous, et Nous les supplions dans le Seigneur de dissiper les ténébres de l'erreur, d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, de se réfugier dans le sein de la Sainte Mère Église et auprès de cette Chaire de Pierre, en laquelle le Christ a posé le fondement de son Église.

Enfin, Vénérables Frères, ne cessons jamais d'adresser, avec toute la persévérance dont Nous sommes capables, d'humbles et ferventes prières au Dieu très-clément d'où procèdent tous les biens, afin que, par les mérites de son Fils Unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sa très-sainte Mère, la Vierge Immaculée, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et de tous les saints, il délivre son Église sainte de toutes les adversités, il forme et l'accroisse chez tous les peuples et par toute la terre, par les plus éclatants triomphes, il Nous comble Nous-mêmes chaque jour des dons les plus abondants de sa bonté, il répande les trésors du vrai bonheur sur les Princes et sur les Nations qui ont si bien mérité de Nous, et accorde à tout l'Univers la très-désirable paix.

REFLECTIONS SUR L'ALLOCATION  
DE N. S. P. LE PAPE.

Un des principaux journaux religieux de Paris fait les réflexions suivantes sur l'important document que l'on de lire: "L'admirable allocation prononcée par N. S. P. le Pape dans le consistoire du 20 mai a déjà retenti par toute l'Europe. Cette parole, partie de Rome, pénétrera toutes les consciences catholiques et agira profondément sur les peuples, d'un bout de l'univers à l'autre. Au moment où il venait de rentrer dans la capitale de la chrétienté, entouré des hommages de toutes les puissances, et salué par les acclamations des Romains, le Souverain-Pontife a voulu étendre ses regards comme ses bénédictions sur la ville et sur le monde; et il a rappelé quelques-uns des grands traits de cette politique souveraine de la Providence si supérieure à tous les calculs et à tous les intérêts humains, et qui, rattachant les destinées des Etats aux vicissitudes terrestres de l'Église, tourne les uns et les autres à l'accomplissement de ses immuables conseils. Spectacle vraiment digne de remarque! Il y a des hommes qui n'ont, hier encore, l'existence de la Papauté, et qui ne la traitaient plus que d'ombre et de fantôme; aujourd'hui, dans la honte de leur défaite, ces esprits rebelles confessent par leurs propres blasphèmes la force triomphante de cette mystérieuse au-

torité (1). D'autres prétendent tout à la fois empêcher l'Église d'exercer sa libre et bienfaisante action sur les sociétés, et même lui imposer silence à l'égard des miracles qui s'opèrent dans son sein (2). Et ces hommes parlent ainsi le lendemain du jour où, prodige plus extraordinaire que bien d'autres! la main de Dieu a chargé un de leurs chefs (3) de préparer et de décider comme président du conseil, l'expédition française qui a rétabli Pie IX dans tous ses droits, non pas seulement en qualité de Pontife, mais de Prince replaçant ainsi dans Rome le Saint-Siège comme la clé de voûte de la civilisation et de l'ordre, aussi bien que de la justice et de la foi!

Il faut rapprocher d'un tel aveuglement les hautes et éclatantes lumières que fait rayonner sur le tableau de notre continent cette parole du Vicaire de Jésus-Christ, cette parole qui console et réconforte, qui encourage et fortifie, qui exhorte, avertit ou réprimande les individus et les gouvernements, les gouvernements et les nations.

C'est bien à l'Église que s'applique ce mot divin: "La vie est un combat, Vita militans." Par cela même qu'elle est sans cesse militante, son existence ici-bas est un mélange perpétuel de victoires et de revers, de douleurs et de joies. Aussi sur ses lèvres, comme dans son cœur maternel, il y a toujours la part des tristesses et la part des consolations.

Et, en effet, que voyons-nous maintenant et que nous montre l'allocution pontificale, sinon l'éternelle lutte du bien contre le mal? Le mal qui, à son apogée en Suisse, est en marche et en progrès dans ce royaume de Flandre, jadis si fidèle, objet, en ce moment, de la douleur de tous les chrétiens et de la principale sollicitude de leur Père commun; le mal aussi réveillé en Belgique et y menaçant chaque jour l'Église des plus fâcheuses atteintes! Ainsi la Suisse, le Piémont, la Belgique peut-être, voilà l'un des deux camps entre lesquels se divise l'Europe.

De l'autre côté, il y a ce petit royaume de Naples, qui a rempli, depuis deux ans, un si noble rôle, se ralliant le premier contre les fureurs de la révolution aidées des intrigues du gouvernement britannique; il y a l'Autriche qui repudie l'honorable héritage de Joseph II; la Prusse et l'Allemagne qui rendent, par leurs Constitutions intérieures, plus de liberté à l'Église; l'Angleterre elle-même, si profondément remuée, à la veille peut-être de voir la

(1) Constatons sans commentaire ce qu'il y a de grave dans les paroles destinées à une publicité immense prononcées par le chef de la catholicité devant un consistoire de Cardinaux, et qui contiennent le blâme le plus sévère et le plus formel contre les derniers actes du gouvernement de Turin et contre une loi longuement et minutieusement élaborée dans les Chambres belges... (National du 6 juin). Un peu plus loin, le même journal dit que l'allocution montre une fois de plus comment on peut se jouer des constitutions, des assemblées et des peuples.

(2) L'Ordre, journal de M. Chambolle, ne reconnaît pas dans l'allocution les idées de l'Évangile... Il reproche surtout au Saint-Père de n'avoir pas rappelé à l'illustre Archevêque de Turin qu'il "faut rendre à César ce qui est à César." Comme si l'apôtre ne disait pas toujours en pareil cas: "Comme si l'apôtre ne s'en prend à la machine de Rimini?" et si le journal n'est pas dans une voie déplorable! Le même publiciste, qui engage l'Église à rester dans son domaine, se croit plus apte qu'elle à constater ou déclarer faux des faits surmursés! (L'Ordre, n° du 6 juin.)

(3) Le rédacteur en chef de l'Ordre est un des confidents les plus intimes et des partisans les plus fidèles de M. Odilon Barrot.

### FEUILLETON.

#### CHARITÉ MÈNE À DIEU.

IV.

MADAME DELMONT, s'adressant à l'auteur d'un mode.—Que je suis heureuse, Monsieur, de vous rencontrer ici ce soir; depuis que j'ai lu votre livre, j'avais le plus vif désir de vous voir, et d'épancher un peu l'enthousiasme dont il m'a saisi; que vous dirai-je? ce que la presse a déjà répété dans ses feuilletons (c'est le privilège des grandes vérités d'être triviales), il y a du sublime dans votre œuvre, Monsieur!

L'AUTEUR A LA MODE, avec modestie.—Vous oubliez, Madame, que je suis là!

UNE DAME SUR LE RETOUR, à part.—Si on oublie, non cher auteur, vous verriez bien qu'il n'y a pas de roses sans épines.

MADAME DELMONT.—Du tout, Monsieur, nous ne faisons point de compliment ici; comme les anciens sont le portique, nous caissons, discutons sérieusement au coin du feu. Ce que j'admire dans ce livre, c'est la vie que l'auteur a donnée à son héros, c'est la vigueur avec laquelle vous avez fait saillir, à travers les scènes du roman, l'idée fondamentale, l'idée-mère. Vous prouvez, en effet que l'homme est fatalement malheureux, que, depuis Porigine du monde, la société a erré dans ses voies; et qu'enfin, puisque l'homme a le pressentiment et la soif du bonheur, il doit le trouver. J'avoue que dans ce siècle d'égoïs-

me, je vous sais un gré tout particulier de défendre ainsi la pauvre humanité.

EX MONSIEUR, parent de Madame.—Puisque vous nous constituez en quelque sorte en Académie, ma cousine, je ferai une observation sur le livre de Monsieur, que j'ai lu. Je reconnais comme vous que l'homme, en général, est malheureux; mais n'y aurait-il pas lieu d'examiner si ce n'est pas par sa faute, dès lors, il serait moins à plaindre. Le coupable mérite ses malheurs; et quand je vois des hommes ambitieux, égoïstes, voluptueux, prodigés, avares, lâches, sanguinaires, pédants, grossiers, accuser la Providence, maudire la société, nier la justice et la justice des lois, je ne m'étonne pas plus que si j'entendais une troupe de criminels insulter leurs juges et méconnaître l'utilité des tribunaux.

L'AUTEUR A LA MODE, avec ironie.—C'est-à-dire, Monsieur, que vous tenez encore pour les vieilles doctrines; cela ne m'étonne pas; mais permettez-moi, permettez-moi, ce n'est pas résoudre la question, c'est l'escamoter. Votre observation se réduit à ceci: les passions rendent malheureux, il faut les supprimer; le moyen est admirable; vous avez mal à la tête, coupez-la. Aujourd'hui, Monsieur, les progrès de la science ne souffrent plus ces perversités, et nous disant: les passions sont des forces; il faut les employer et non les restreindre; et c'est en leur donnant satisfaction que l'homme trouvera le bonheur.

LE MONSIEUR.—Vraiment! vous croyez cela nouveau, mais c'est vieux comme le monde; et l'antiquité faisait-elle autre chose?

Les Grecs, les Romains, les Perses, tout le paganisme, avait-il d'autre culte que celui des passions? Chacune d'elles était Dieu, et, pour se satisfaire, avait des temples; vous le savez, tout ce que l'homme y gagna, ce fut de rapprocher d'une effrayante façon la distance qui le séparait de la bête.

L'AUTEUR A LA MODE.—Chacun a sa manière de voir...

LE MONSIEUR.—C'est pour cela que je me permets d'exprimer la mienne.

MADAME DELMONT.—Quoi qu'il en soit, Messieurs, vous êtes d'accord sur le fond; vous reconnaissez l'un et l'autre les misères de l'homme, vous ne différez que sur les moyens de les soulager. Eh bien! cette triste vérité me touche profondément; elle me fait réfléchir sur moi-même; je me trouve parfois indigne du bonheur dont je jouis; car nous ne comparissons pas assez aux maux d'autrui, malgré moi, je tremble d'être égoïste!

L'AUTEUR A LA MODE.—Cette crainte doit vous rassurer à cet égard, Madame.

GEORGES, qui avait suivi la discussion, à part.—Si je disais un mot de la pauvre Catherine...; je ne trouverais jamais femme mieux disposée à être charitable. (A haute voix.) Le hasard, Madame, m'a fait assister ce matin à un bien triste spectacle; j'ai vu mourir un pauvre ouvrier, honnête homme, laissant dans la dernière misère une femme malade et trois petits enfants; j'avais promis de solliciter pour eux près de vous, mais je suis heureux de voir que vous prévenez mes sollicitations... et je crois que leur cause est gagnée.

MADAME DELMONT, sur le même ton.—Oh! que vous me jugez bien, M. Georges! La détresse de ces pauvres gens me navre le cœur. Hier chez Mme d'Arcourt, qui est la charité même, on nous citait mille catastrophes de cette sorte, les larmes nous venaient aux yeux le peuple est si misérable cette année! mais que faire, que faire; je vous le demande? et c'est là, pour mon compte ce qui m'afflige le plus; on voudrait calmer toutes ces douleurs, on voudrait tarir la source de toutes ces misères, et plus on se sent un impérieux désir du bien, plus on comprend sa faiblesse, son impuissance. Pour un malheureux que vous assistez avec joie, il y en a cent, il y en a mille que vous avez la douleur de laisser dans la souffrance; nous en sommes tous là et vous savez doute comme moi, M. Georges, car sans cela, vous suffiriez aisément aux nécessités de cette pauvre femme?

GEORGES, avec embarras.—Certainement... oui... Madame... pardonnez, je vous prie, mon importante demande...

MADAME DELMONT.—Vous pardonnez, cher monsieur, mais je vous remercie d'avoir compris sur moi pour une bonne œuvre; vous me donnerez le nom de cette pauvre femme et l'an prochain elle aura place dans mon petit budget.

UNE DAME, sur le retour, à part.—L'an prochain!... C'est-à-dire aux calendes grecques!

L'AUTEUR A LA MODE.—Autant que personne, Madame, j'admire l'inépuisable bonté de votre cœur, mais prenez garde! vous aggravez singulièrement les difficultés qui se

présentent sur la question du paupérisme. Un économiste de mes amis, savant fort distingué, prétend que l'appât de l'aumône est la première cause de la misère, et que si on parvenait à éteindre la... comment dirais-je?... la charité, on serait bien près d'anéantir le paupérisme.

LE MONSIEUR, parent de Madame.—Se non è vero bene trovato! c'est du système que je l'entends; d'honneur, il est ingénieux, charmant, et je lui assure un prodigieux succès. Il est si commode de soulager la misère, sans qu'il en coûte rien! Voilà un économiste qui entend son affaire, à la bonne heure! Jamais science ne fut mieux nommée! Heureux siècle! avec elle tu vas certainement redevenir l'âge d'or. (La compagnie éclate de rire.)

L'AUTEUR, à part.—Ce bourgeois est assommant! (A haute voix.) Des plaisanteries ne sont pas des raisons, Monsieur.

LE MONSIEUR.—J'estime peu les raisons qui ne sont point dans la plaisanterie.

Mme. Delmont vit que la conversation ne s'engageait pas d'une manière très-heureuse, elle dit quelques mots à l'oreille d'une personne placée près d'elle; on ouvrit le piano et on fit de la musique, la conversation cessa.

Tandis qu'un jeune artiste nouvellement classé parmi les célébrités musicales, captivait l'attention générale, Georges, désappointé de ce qu'il appelait une gaucherie, ne pouvait se distraire des idées suggérées par ce qu'il venait d'entendre. "Cette femme, se disait-il avec amertume, n'a pas une pièce d'or pour le pauvre, et elle jette toute sa fortune à des four-